

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 89 (1962)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Patois et ancien français : (suite)  
**Autor:** Chessex, Albert  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-232858>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

En ancien français, le mot *mais*, issu du latin *magis*, « plus », signifiait lui aussi « plus », « davantage », comme on peut le voir par exemple dans ce vers du *Roman de la Rose* (XIII<sup>e</sup> siècle) :

*Il i a bien cinc anz, ou mais*

(il y a bien cinq ans, ou plus, ou davantage.)

En français, ce sens étymologique et primitif fut « peu à peu éliminé par le sens adversatif ». (Albert Dauzat). Il n'en est resté que l'expression n'en pouvoir mais.

Quant aux patois, toujours plus conservateurs que le français, ils ont maintenu le sens primitif de *mais* = plus. Ils l'écrivent en général *mé*, parfois *mai* : « L'a *mé* dè tsance tyè lé brave dzein », il a « plus » de chance que les braves gens. (M<sup>me</sup> Odin.)

*Mêmement*, qui figure encore, sous l'étiquette « vieux » ou « vieilli », dans les dictionnaires, n'existe pratiquement plus en français moderne, sinon par la fantaisie de quelque archaïsant. Il n'en était pas de même autrefois. C'est ainsi, par exemple, qu'Alain Chartier (XV<sup>e</sup> siècle) écrivait : « Souvent desespoir de salut a forcé nature et fortune à sauver les perissans ; *mesmement* le plus de fois. » Les patois, eux, ont gardé *mîma-min*.

On lit dans le *Glossaire du patois de Blonay* de M<sup>me</sup> Odin : « Ne pou dè *min* tyè de l'ei-y allâ », il ne peut faire « moins » que d'y aller. En disant *min*, et non pas « moins », le patois ne fait que conserver — après combien de siècles ! — la prononciation de l'ancien français qui écrivait *meins*, du latin *minus*. C'est au XV<sup>e</sup> siècle que *meins* se

transforma en « moins », de même que *fein* en « foin » et *aveine* en « avoine ».

En ancien français, du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, on ne disait pas encore « oui », mais *oïl*. Nos patois, qui aujourd'hui encore prononcent *oyi* — que certains écrivent *oï* ou *ohi* — ne sont-ils pas restés bien près du vieux parler de France ?

« Se j'ai *or* perdu, je gagnerai une autre fois » : si j'ai perdu « maintenant »... (*Aucassin et Nicolette*, XIII<sup>e</sup> siècle). Jean de Meung, le continuateur du *Roman de la Rose*, parle de Charles d'Anjou qui

Est *ores* de Sicile rois

(qui est « maintenant » roi de Sicile).

*Or*, *ore*, *ores*, du latin *ad horam*, « jusqu'à l'heure présente », fut en vogue pendant sept siècles, puis, au XVII<sup>e</sup>, il fut détrôné par « maintenant ». Mais les patois sont réfractaires à ces changements. Chez eux, « maintenant » se dit toujours *ora*, presque exactement comme autrefois en France, témoin ce petit dialogue de Jules Cordey (*Por la Veillâ*) :

— *Vigno queri mè houit franc.*

— *Pu pas tè lè baillî ora, su bin ma-lâdo.*